



**HAL**  
open science

Pascal Clerc et Marie-Claire Robic (dir.), **Des géographes hors-les-murs ? Itinéraires dans un Monde en mouvement (1900-1940)**

Dylan Simon

► **To cite this version:**

Dylan Simon. Pascal Clerc et Marie-Claire Robic (dir.), Des géographes hors-les-murs ? Itinéraires dans un Monde en mouvement (1900-1940). *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2016, 29, pp.319-323. 10.4000/rhsh.668 . hal-01344904v1

**HAL Id: hal-01344904**

**<https://hal.science/hal-01344904v1>**

Submitted on 15 Feb 2017 (v1), last revised 4 Nov 2023 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SIMON D., 2016, « Pascal Clerc et Marie-Claire Robic (dir.), *Des géographes hors-les-murs ? Itinéraires dans un Monde en mouvement (1900-1940)*, Paris, L'Harmattan (Histoire des Sciences Humaines), 2015, 408 pages », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 29, septembre, p. 319-323.

### **Dylan Simon**

Doctorant, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
UMR 8504 Géographie-cités

L'ouvrage collectif dirigé par Pascal Clerc et Marie-Claire Robic analyse la trajectoire de géographes peu connus, quelque peu hétérodoxes par rapport à l'institution universitaire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas d'étudier des marginaux, mais d'examiner des profils plus variés, d'« étendre l'enquête à une masse plus anonyme que la vingtaine de professeurs composant le gotha de la géographie, dans la "république des universitaires" ». A l'opposé de toute logique commémorative ou présentiste, l'ouvrage s'attache à ce hors champ de l'histoire disciplinaire, aux auteurs sans gloire produisant pourtant un savoir géographique parfois novateur. Ce faisant la démarche s'inscrit dans une « histoire sociale des savoirs et des savants », proche de celle préconisée par Christian Topalov<sup>1</sup>. L'interprétation de ces itinéraires est donc au cœur de l'ouvrage, la question étant notamment de trouver une désignation pour ressaisir la grande diversité de ces parcours. En effet, comment comprendre ces existences parfois tiraillées entre le désintéressement savant et l'action dans un monde mouvementé ? A ce titre, l'introduction et la conclusion de P. Clerc et M.-Cl. Robic proposent une série d'analyses particulièrement lumineuses. Si les auteurs retiennent la dénomination ou la métaphore de « géographes hors-les-murs », ils précisent celle-ci par différents modèles heuristiques. Les trajectoires étudiées se caractérisent ainsi par une tension entre différents possibles, « la recherche pure et la géographie appliquée », l'autonomie et l'ouverture. Cependant, plus que leurs collègues, ces géographes s'investissent dans les problèmes contemporains – régionaux, économiques et politiques. De même, ils sont également davantage connectés à d'autres mondes savants : l'expertise économique, la diplomatie, le journalisme, la politique, etc. Partant, les auteurs en viennent à privilégier la métaphore « d'une nébuleuse et de ses réseaux » – empruntée à C. Topalov – pour

---

<sup>1</sup> Christian Topalov, *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

éclairer les relations entre les centres et les marges disciplinaires, pour montrer ce foisonnement de lieux savants (institutions, publications, terrains d'étude, etc.) sur lesquels repose la fabrique géographique. Ainsi, les différentes monographies révèlent des vies intellectuelles plurielles, successives ou parallèles.

Ces études pourraient se regrouper en trois parties. D'abord, des géographes relativement bien intégrés à leur communauté savante, mais qui connaissent des trajectoires singulières. L'étude de Maurice Zimmermann (1869-1950) par P. Clerc montre ainsi toute la complexité de ce jeu entre centralité et marginalité disciplinaires, le savant étant paradoxalement proche du « cœur de la géographie universitaire française » tout en étant le plus souvent positionné à ses marges. Normalien et agrégé, M. Zimmermann se refusera toujours à faire une thèse de doctorat, restant sans chaire à l'université de Lyon, au grand dam de ses contemporains. Pour restituer cette dimension iconoclaste du personnage, l'auteur en appréhende les spatialités. Outre que l'approche spatiale permet de rompre avec la linéarité d'une existence reconstruite, celle-ci traduit également certaines hésitations ou supposés « égarements » de M. Zimmermann. Alors que ses contemporains acquièrent une expérience de terrain en province, dans les colonies ou à l'étranger, le géographe reste d'abord à Paris, un immobilisme discriminant. De même, les chapitres consacrés à Fernand Maurette (1878-1937) et Pierre Denis (1883-1951) respectivement par Roland Carrupt et Philippe Oulmont témoignent de cet entre-deux savant dans lequel ils s'inscrivent. Tous deux sont normaliens et auteurs de volumes pour la *Géographie Universelle*, la publication phare de la jeune discipline. Si le premier est un temps secrétaire de la revue canonique les *Annales de géographie*, le second est nommé maître de conférences à l'université de Strasbourg. Toutefois, leurs carrières bifurquent rapidement et profondément, F. Maurette devenant fonctionnaire au Bureau international du travail (BIT) et P. Denis secrétaire général adjoint de la Société des Nations (SDN) aux côtés de Jean Monnet. De là peut-être une certaine dissonance épistémique, les deux savants se consacrant à une géographie économique généralement minorée. F. Maurette étudie ainsi le commerce mondial, son organisation planétaire, P. Denis développe un intérêt spécifique pour la monnaie, le crédit, la fiscalité, le système douanier, etc. Théodore Lefebvre (1889-1943) est sans doute celui qui possède un des arrimages disciplinaires les plus forts ou, tout au moins, une volonté patente de reconnaissance – en devenant notamment maître de conférences à l'université de Poitiers. La dimension périphérique de sa trajectoire tient

ici davantage à son intégration plus compliquée (Th. Lefebvre fait ses études à Lille et n'est pas normalien) et au poids qu'y jouent certains événements (grièvement blessé pendant la première guerre mondiale, le géographe voit sa capacité de travail diminuée par la suite). En somme, il s'agit moins ici d'une carrière hétérodoxe que laborieuse et difficile, subissant les contrecoups des conditions sociales et des contingences du temps. Nicolas Ginsburger restitue finement la matérialité de cette vie savante, les questions financières, les difficultés à mener de front une tâche enseignante, une charge familiale, des enquêtes de terrain pour sa thèse, etc. – Th. Lefebvre se retirant même dans un petit hameau du Châtillonnais, comme un ermite, pour limiter ses dépenses et pouvoir boucler sa thèse. On saisit enfin particulièrement bien les multiples tâches d'un universitaire de province dans l'entre-deux-guerres.

Par rapport à ces carrières qui restent fortement attachées à la communauté disciplinaire, d'autres apparaissent davantage comme de réels *outsiders*. Si Marcel Clerget (1900-1984) soutient une thèse sur *Le Caire : étude de géographie urbaine et d'histoire économique* (1934), celle-ci est très mal reçue. Mercedes Volait démontre patiemment que celle-ci intervient à rebours des préoccupations rurales du moment en se focalisant sur l'histoire urbaine du Caire, notamment dans une perspective économique. D'où une certaine irritation de la part de géographes établis à l'égard d'une recherche ne relevant pas des spécialités conventionnelles. N'étant ni agrégé ni normalien, l'échec de ce rite d'intégration qu'est la soutenance de thèse détermine, pour partie, l'impossibilité d'une carrière universitaire. De fait, sa postérité sera moins forte en géographie que dans le domaine de l'orientalisme savant. Toutefois, ce sont les parcours des époux Aubert de la Rüe (1925-1964) et de Maurice Legendre (1878-1955) qui s'inscrivent le plus fortement dans les marges disciplinaires. Certes, ce dernier est également l'auteur d'une thèse de géographie sur la région des Hurdes en Espagne (1927), passée à la postérité avec le documentaire de Luis Buñuel *Las Hurdes. Terre sans pain* en 1933. Comme l'indique Josefina Gómez Mendoza, le scénario du film est une adaptation de l'ouvrage de M. Legendre ! Sa thèse fait cependant moins recette dans le milieu académique. Expliquant la grande misère et la violence de la région par des causes essentiellement naturelles ou physiques, on lui reprocha beaucoup ce déterminisme un peu simpliste et le manque de perspective comparatiste avec d'autres territoires espagnols ou montagneux. Mais J. Gómez Mendoza restitue également le profil atypique de M. Legendre, issu de la droite ultra-catholique, favorable aux insurgés

espagnols en 1936, un positionnement politique qui n'a pas dû contribuer à son ancrage disciplinaire. Eloigné des principaux lieux disciplinaires, M. Legendre cultiva surtout ses réseaux hispanistes (tel Miguel de Unamuno), devenant notamment l'un des fondateurs de la Casa de Velásquez avec Pierre Paris. Profil atypique enfin, celui d'Edgar Aubert de la Rüe retracé par Christian Germanaz. La trajectoire de ce géologue est en effet hors norme : parcourant des milliers de kilomètres à pied, de l'archipel des Nouvelles Hébrides à la Somalie, du Québec à l'archipel de Kerguelen, le naturaliste documente aussi bien « les espaces du froid, du chaud et de l'humide, de l'aride ». Ici, ce seraient davantage ses multiples pérégrinations, ce nomadisme scientifique, qui expliqueraient l'absence d'une carrière universitaire. Sans conteste E. Aubert de la Rüe est un hors-les-murs – au sens physique de l'expression –, mais également de manière institutionnelle. S'il ne bénéficie pas d'une réelle reconnaissance disciplinaire, E. Aubert de la Rüe s'insère cependant dans des réseaux variés et nombreux, au croisement de la géologie, de l'ethnologie (avec Paul Rivet) et de la géographie (avec Pierre Deffontaines). Le naturaliste participe ainsi d'un horizon cognitif commun avec cette dernière : il investit son langage (notamment la notion vidalienne de « genre de vie »), écrit pour certaines revues disciplinaires et cherche, plus fondamentalement, à restituer l'empreinte des activités humaines à la surface de la Terre. Dans une belle formule, C. Germanaz note ainsi que « la géographie humaine d'Aubert de la Rüe s'écrit dans l'urgence d'un monde en effacement dont il cherche à mémoriser les genres de vie traditionnels dans leurs expressions physiques, matérielles et culturelles face à une modernisation qui est en train de les emporter. »

Le troisième moment de l'ouvrage fait un sort particulier aux recherches sur les Balkans. Dans une synthèse limpide, Michel Sivignon questionne les Balkans comme « lieu de géographie », texte constituant un prélude aux chapitres suivants consacrés à la région. Si, comme le rappelle l'auteur, le vocable lui-même (signifiant montagne boisée) est déjà une invention sémantique du géographe allemand August Zeune en 1808, les géographes participent également à la création du mythe de l'Orient dans lequel « les Balkans permettent la rencontre d'un étranger proche ». Dans l'histoire du rapport à cet espace, le début du XX<sup>e</sup> siècle constitue un moment particulier. Dès le déclenchement des guerres balkaniques (1912-1913), puis lors de la première guerre mondiale, des géographes sont convoqués en tant qu'experts au service du Ministère des Affaires étrangères. De même, parmi les soldats engagés dans la région, nombreux sont ceux qui

y voient un terrain propice pour leurs recherches. Les deux derniers chapitres précisent cette analyse en investissant l'étude de figures particulières. Hugues Peurey se consacre à Gaston Gravier (1886-1915) et Yves Chataigneau (1891-1969) en montrant de manière intéressante en quoi la région est le lieu d'une géographie politique originale susceptible de positionner ses auteurs aux marges du champ scientifique. Beaucoup d'universitaires travaillant sur ce territoire séparent alors « les éléments considérés comme scientifiques et les questions politiques » – comme si le politique n'était pas digne d'une étude scientifique –, aboutissant parfois à une sorte de « schizophrénie intellectuelle ». Ainsi, l'expertise de G. Gravier acquise dans le monde du journalisme et celle d'Y. Chataigneau dans l'univers de la diplomatie innervent peu leurs écrits géographiques sur les Balkans. Enfin N. Ginsburger exhume la trajectoire d'un certain nombre de spécialistes des Balkans (français, germaniques et serbes), témoignant là encore de l'attractivité de ce terrain entre la fin du XIX<sup>e</sup> et les années 1930. Vraisemblablement, les guerres et l'émergence de nouveaux Etats en faisaient un objet idéal pour le déploiement de compétences spécifiques. Terrain donc à la fois de rivalités, mais également d'échanges, d'excursions communes, contribuant à la définition d'un groupe de spécialistes caractérisés par une certaine marginalité et par une politisation plus forte.

Ces monographies sont toutes d'une extraordinaire richesse, documentant (parfois à l'aide d'archives inédites) des aspects particulièrement méconnus de l'histoire de la géographie. L'ouvrage a ainsi le grand mérite d'apporter un éclairage nuancé et informé, sans tomber dans l'incantation ou la sensiblerie, sans ériger ces figures en marginaux. Comme le soulignent P. Clerc et M.-Cl. Robic, ces géographes ne sont pas en rupture avec la communauté savante, ils ne naviguent pas totalement à contre-courant de leur discipline : en témoigne généralement leur acceptation des rites initiatiques ou intégrateurs (comme l'agrégation ou la thèse) et la publication dans des lieux de savoirs reconnus. A ce titre, la mise en garde de N. Ginsburger est salvatrice : « ceci n'est pas une réhabilitation : il ne s'agit pas de découvrir un géographe novateur, relégué et oublié, une œuvre originale, hétérodoxe, marquée par une marginalisation injuste. » Pourtant certains auteurs cèdent parfois à la tentation en rehaussant *leur géographe* injustement oublié ou en lui accordant un brevet de modernité (même s'il y a évidemment une part de stratégie pour susciter l'intérêt, attirer l'attention). On regrettera également que certaines monographies – peu nombreuses au demeurant – délaissent quelque peu le

problème de la dissonance pour restituer l'intégralité des itinéraires savants et minorent l'analyse des écrits. La très belle conclusion de l'ouvrage, qui dit beaucoup en peu de pages, réinscrit néanmoins ces trajectoires plurielles et diverses dans plusieurs schèmes communs, dans des normes et des régularités : des « moments de capitalisation académique très faibles », un éloignement du centre parisien, l'indifférence envers une reconnaissance universitaire ou la valorisation d'une thèse, un engagement hors de la cité scientifique, le rôle structurant des événements (comme la première guerre mondiale), etc. Dans ces caractéristiques communes, insistons sur des parcours marqués par de fortes discontinuités spatiales et temporelles, à rebours des carrières linéaires de certains mandarins. Les géographes étudiés connaissent des circulations plus rapides, sur des territoires plus vastes, notamment à l'étranger. La capitale parisienne n'est ni un aboutissement, ni un lieu d'épanouissement savant. Ces géographes vivent et pensent souvent à l'échelle du monde, ont une conscience de ce qui se joue de neuf, précisément « d'un monde en train de se construire comme Monde. » Enfin, ces savants partagent des ancrages pluriels : ils appartiennent successivement ou simultanément à plusieurs scènes – celle du commerce, des institutions internationales, de la banque, de l'Université, etc. Or, à ces vies multiples correspondent des écritures plurielles nous disent P. Clerc et M.-Cl. Robic. Les écrits et les objets étudiés s'avèrent plus marginaux, moins visibles et donc moins rentables en termes de carrière. Il y aurait ainsi une correspondance entre le poids symbolique des objets choisis et la place occupée par les géographes dans le champ disciplinaire. L'ouvrage renouvelle donc la vision d'une géographie classique, perçue parfois comme science aimable et naturaliste, « compassée, engluée dans la célébration du terrain, du local, de la Nation et de l'Empire. » Il témoigne de cette ouverture de la discipline en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, ouverture sur le Monde, sur les phénomènes économiques, politiques et sociaux qui s'y jouent – comme le prouve d'ailleurs l'intérêt pour la question balkanique. Il bat en brèche cette vieille vulgate voulant que les géographes de cette période se soient désintéressés de ces problèmes.

Relater la vie « de modestes artisans de la science normale », des vies savantes dont il convient de rendre compte « si l'on aspire à donner une vision plus réaliste et plus complète de la science réelle<sup>2</sup> », voici le pari de cet ouvrage. Pari tenu.

---

<sup>2</sup> Anne Collinot, « Entre vie et œuvre scientifiques : le chaînon manquant », *Critique*, n° 781-782, juin-juillet 2012, p. 586.